

## ФИЛОЛОГИЯ

Pierre MARILLAUD<sup>1</sup>

### LANGUES REGIONALES ET LANGUES NATIONALES

<sup>1</sup> Docteur en Linguistique  
de l'Université Toulouse-II, Jean Jaurès, France  
p.marillaud.cals@orange.fr

#### Annotation

Le présent article traite de la situation linguistique en France d'aujourd'hui. En se basant sur des œuvres fondamentales des grands philosophes, historiens et juristes, l'auteur de l'article parle de la corrélation entre les langues régionales et les langues nationales en s'arrêtant sur le problème de la langue anglaise en tant que lingua franca.

L'auteur prête une attention particulière à la loi promue par le Ministère de l'éducation nationale sur le statut de la langue anglaise dans le système de l'enseignement supérieur en France. L'article analyse la réaction de la société française en soulignant les aspects historiques et philosophes de la politique linguistique en France à l'aune d'une grande diversité des variantes du français langue nationale.

En s'appuyant sur les exemples du grec et du latin ayant connu une longue période de l'épanouissement au niveau mondial, l'auteur présente une polémique argumentée sur le statut de l'anglais en tant que langue unique de la communication internationale. Un des aspects les plus importants du problème traité dans l'article est le rapport «une nation – une langue» ce qui ne minimise pas pourtant l'importance des langues régionales. A titre de conclusion, l'auteur souligne l'aspect aporique de la situation linguistique en France.

#### Mots-clés

Ecologie des langues, langues régionales, langues nationales, la politique linguistique, l'auto-identité.

**DOI: 10.21684/2411-197X-2016-2-1-13-41**

---

**Citation:** Marillaud, P. 2016. "Regional and National Languages". Tyumen State University Herald. Humanities Research, vol. 2, no. 1. pp. 13-41.

DOI: 10.21684/2411-197X-2016-2-1-13-41

---

## I. Introduction: de Babel au “Discours à la nation allemande” de Fichte

En France, des débats ont agité ces temps derniers les milieux intellectuels et universitaires: d’une part la loi Fioraso sur l’enseignement supérieur, votée le 28 mai 2014, qui autorise l’enseignement en anglais dans les universités, d’autre part un projet de loi sur la légalisation des langues régionales, projet qui, s’il était adopté nécessiterait une modification de la Constitution, ce qui obligerait les deux assemblées, la Chambre des députés et le Sénat à se réunir en Congrès du Parlement à Versailles, dans des conditions moins dramatiques que celles du dernier Congrès de Versailles qui fit suite aux massacres terroristes du 13 novembre 2015...

A bien y regarder, nous nous rendons compte que le titre donné à cette communication pourrait s’enrichir d’une troisième épithète, celle de «mondiale», car il semble bien que la langue anglaise remplisse de plus en plus cette fonction aujourd’hui.

Certes, nous ne chercherons pas à dramatiser les problèmes car on enseigne assez fréquemment en anglais, et ce depuis longtemps, dans la plupart des «Grandes Ecoles» françaises...! Elargir cette tolérance à nos universités ne nous apparaît donc pas comme une mauvaise initiative, mais il est vrai que se pose alors le problème de la conception que l’on peut se faire de la langue, à savoir se demander si sa fonction outil doit l’emporter sur sa fonction culturelle. Nous allons donner un exemple certes très caricatural, mais qui peut nous orienter dans notre réflexion: est-ce qu’un temps viendra où un jeune français d’origine bretonne et scolarisé en Bretagne sera obligé de traduire une tragédie de Racine en breton pour la comprendre et en anglais par nécessité? Que lui restera-t-il alors des subtilités et du style de la langue racinienne?

En effet, la langue outil, celle dont avaient besoin les hommes de Babel pour communiquer afin de mener à bien leur entreprise de construire une tour atteignant «le ciel», est indispensable. L’anglais dit «commercial» sera-t-il cet outil avec lequel tous les hommes de la terre finiront par communiquer directement...? Mais que cette hypothèse se réalise ou non, il y a aussi les langues de Corneille, de Racine, de Tchekhov, de Dostoïevski, de Tolstoï, de Shakespeare, etc. Elles ne sont plus seulement langues outils, mais encore des langues littéraires, et le rôle de nos universités est aussi de défendre ces langues non techniques mais qui sont parmi les principaux vecteurs de la culture. Alain Finkielkraut, dont nous ne partageons pas la philosophie pessimiste, n’a pourtant pas entièrement tort quand il affirme:

*«Ce que construisent, depuis plus d’un demi-siècle, les Européens, ce n’est pas une démocratie à l’échelle du continent; il faut, pour la démocratie, une langue commune, des références communes, l’attachement à une mémoire, bref il faut une nation. Et l’Europe est irréductiblement un espace plurinationnel»* [7, p. 148].

Lorsque dans la Genèse, la Bible relate la sortie de Noé de l’Arche, et de ses fils à partir desquels «se fit le peuplement de toute la terre» [12, p. 42], elle donne "la table des nations» en décrivant la descendance des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, «auxquels naquirent des fils après le déluge». Or, avant que soit abordé l’épisode de «La tour de Babel», il est écrit au X, verset 31: «Tels furent les fils de Sem, selon leurs

*clans et leurs langues, d'après leurs pays et leurs nations»* [12, p. 43]. C'est-à-dire que les clans parlaient différentes langues et que déjà les sociétés étaient organisées en pays et nations. Mais dans le XI -1, une affirmation est en contradiction la plus élémentaire avec les lignes précédentes précitées: *«Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une vallée au pays de Shinéar et il s'y établirent. Ils se dirent l'un à l'autre: << Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu !>> la brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. Il dirent: <<Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre !>>»* [12, p. 43]

Oublions cette contradiction, une parmi tant d'autres dans ce livre dit sacré...!, et voyons comment Yahvé réagit à cette entreprise des hommes. Ne voilà-t-il pas que Dieu en est très mécontent et qu'il semble même inquiet pour son propre pouvoir:

*«Et Yahvé dit: << Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.>> Yahvé les dispersa de là sur toute la face de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la terre»* [12, p. 43].

Quand les hommes disent " faisons -nous (un) nom «(na`asé lanu chem) c'est qu'ils comprennent l'importance de se désigner entre eux. Rien ne leur paraît possible sans la désignation, sans la nomination. En outre quand ils affirment *«et ne soyons pas dispersés sur toute la terre»* (*pén nafuts 'al pnéy kol ha-'arets*) c'est qu'ils comprennent que la dispersion les conduira à ne plus parler la même langue.

Ainsi, dans la Bible, la langue et la nation ne peuvent être dissociées or les contenus des cultures représentées par telle ou telle langue, qu'il s'agisse de textes géniaux ou de banalités, voire de fantasmes, de contradictions, d'erreurs, de bruits, qui irriguent l'histoire des nations, retentissent tout au long des histoires humaines et par exemple l'invention du péché originel par Saint Augustin est devenue «une vérité partagée» qui conduisit au bûcher bon nombre de ceux qui ne la partageaient pas... Ne peut-on pas demander à des écologistes des langues de se méfier des entropies et des pollutions des discours des patriotes des langues? Nous renvoyons ceux qui réagiraient avec scepticisme à notre propos à la série des *«Discours à la nation allemande»* (1807) dans lesquels le philosophe Johann Gottlieb Fichte affirme la mission de l'Allemagne de créer un monde nouveau, car l'Allemagne, à la différence des nations qui ont adopté une langue et une culture étrangères, aurait gardé ses caractéristiques originaires. Un autre Johann Gottlieb, Herder celui-là, écrivait dans les *«Fragments sur la littérature allemande»* que chaque langue s'est constituée *«selon les dispositions et la vision du monde particulières à chaque peuple [...] Chaque nation parle en fonction de ce qu'elle pense et pense en fonction de ce qu'elle parle. [...] Il y a] une langue nationale dans chaque nation»* (1767, p. 77, 100) [10, p. 542].

## II. La langue maternelle

La première langue que l'on parle est celle de sa mère, sauf circonstance très particulières, à la naissance ou au cours de la première enfance. Or cette langue, qu'elle soit nationale ou régionale, est la langue première que l'enfant a entendue dans le ventre maternelle et qu'il va reconnaître avant même de pouvoir articuler le moindre son. Les expériences que mena le célèbre grammairien et phonologue Emile Alarcos Llorach, l'enfant terrible de la linguistique espagnole, en travaillant sur des enregistrements du babil des bébés, montrent à quel point le milieu familial est important, les bébés, dans leurs babils «insignifiants», imitant les sonorités des phrases les plus souvent prononcées par ceux qui les entourent, y compris des phrases entendues dans les derniers temps de la vie intra-utérine.

S'il est une première mesure écologique à prendre, c'est donc de parler aux bébés, de leur raconter beaucoup d'histoires, et il apparaît bien sûr, qu'un enfant passant beaucoup de temps dans l'isolement, dans un univers pauvre du point de vue de la communication et des échanges langagiers, sera handicapé, du moins aura plus de mal à acquérir une certaine richesse lexicale. On peut être étonné en regardant une poule en train de chanter devant les œufs qu'elle a pondus, et pourtant elle sait ce qu'elle fait: elle fait entendre aux poussins qui ne sont pas encore nés, le chant particulier qui lui permettra de les appeler, ce chant qui leur permettra de reconnaître leur mère parmi toutes les poules de la basse-cour, et qui, réciproquement lui permettra de les reconnaître parmi tous les autres poussins.

Nous savons bien qu'en abordant ces questions, nous n'apportons rien de nouveau dans le domaine de la recherche en Sciences du langage, mais pour reprendre une phrase de celui qui présida, il y a déjà très longtemps, notre jury de thèse, le professeur Alain Bentolila, «*Une patrie, c'est d'abord une langue*»<sup>1</sup>, nous pensons en effet que notre langue maternelle est notre première patrie, celle qui nous fait prendre conscience de l'existence de ceux avec qui nous communiquons, parce qu'ils nous comprennent et que nous les comprenons. Toute une partie de ce qu'il est convenu d'appeler le destin de chacun se joue dans la langue et c'est pour cela que le premier devoir d'une nation démocratique est de favoriser de multiples façons le développement harmonieux de la langue de chacun. Nous savons tous que les clivages sociaux sont très souvent parallèles aux clivages linguistiques et que le rôle de l'école est par conséquent fondamental. L'école a un double devoir: enseigner et perfectionner la langue, et en même temps faire aimer cette langue par les élèves, or c'est justement ce deuxième devoir qu'elle a de plus en plus de mal à remplir. Nous pensons à une nouvelle écrite par un éminent professeur d'université italien, Gianni Celati. Dans la

<sup>1</sup> Alain Bentolila, professeur à la Sorbonne, directeur de collection aux éditions Nathan, a publié entre autres nombreux ouvrages et articles, «Le propre de l'homme — parler, lire, écrire» chez Plon en 2000. Il a rédigé pour la quatrième de couverture de cet ouvrage un texte dont voici le premier paragraphe: «Une patrie, c'est d'abord une langue. Nous entretenons avec celle-ci des rapports passionnels, nous lui accordons un statut particulier, nous lui confions le soin d'exprimer nos souvenirs, nos peurs et nos espoirs».

troisième des «*Quatre nouvelles sur les apparences*» il raconte l'histoire d'un étudiant, sorti d'un lycée professionnel, qui ne comprend rien à ce que racontent les professeurs de son université. Un jour il rencontre quatre étudiants napolitains, qui, à force de traîner d'échecs en échecs ont l'air d'avoir saisi ce qui se passe dans les amphithéâtres. Il s'adresse donc à eux, leur demande comment ils font pour arriver à comprendre ce que disent les professeurs:

*«A l'université, lui ont-ils dit, chaque professeur ne fait que se vanter d'avoir très bien compris les livres qu'il a lus, et les étudiants doivent apprendre à faire la même chose.*

*[...] d'un livre il suffisait d'extraire quelques phrases clés pour pouvoir opposer une idée à une autre et montrer qu'on avait tout compris. Il y avait même, selon eux, une méthode encore meilleure qui consistait à tirer des phrases clés non pas du livre, mais de l'introduction qui explique de quoi parle ce livre.*

*En mettant en pratique ces conseils, l'étudiant a effectivement réussi brillamment quelques examens. Ce qui ne l'a pas empêché d'être pris d'un doute qui l'a troublé et tracassé pendant plusieurs mois: si on admet que les professeurs ne parlent pas pour vanter ce qui est écrit dans les livres mais pour se vanter eux-mêmes de les avoir compris, que pouvait-on en déduire sur le contenu des livres, et de quoi parlait-il donc lui-même quand pour un examen il se vantait de les avoir compris?» [5, p. 78-79]*

Ce qui prouve que les hommes de Babel auraient quand même eu des problèmes à résoudre si Yahvé les avait laissé parler la même langue...!

### III. Un mythe plus récent, celui de la langue commune aux indo-européens, ou le mythe de la naissance de l'Occident

Quand nous ouvrons le *Dictionnaire des racines des langues européennes* de R. Grandsaignes d'Hauterive, publié peu après la deuxième guerre mondiale, nous lisons dans la préface rédigée par l'auteur:

*«Il y eut [...] en des temps très lointains, un peuple extraordinaire de guerriers conquérants, partis on ne sait pas très bien de quelle région de la terre, qui se sont répandus d'une part sur l'Inde et l'Iran, d'autre part sur l'Europe, subjuguant les populations indigènes, y installant leur civilisation, y implantant leur langue. Cette langue, que l'on ne connaît que par sa descendance, et que nous appelons, à cause de sa double extension, l'indo-européen, est devenue en Europe l'italique, le celtique, le germanique, le slave, le grec, l'arménien. Ce sont les rameaux d'une même souche. Ainsi, sans qu'on puisse dire qu'elles se ressemblent, ces langues sont parentes, non étrangères, car les termes qu'elles emploient ont pour la plupart (il faut tenir compte du fonds indigène dont elles se sont accrues) le même ancêtre» [8].*

Exemple des informations données par ce dictionnaire:

A l'entrée «ag-» (i.-e.), pousser devant soi.

Skr. *ajati*, il pousse.

Gr. *agô*, conduire; *aguia*, rue; *agône*, assemblée, lutte; *sunagôgê*, assemblée; *paidagôgos*, esclave chargé de conduire l'enfant à l'école; *démagôgos*, démagogue; *axiôma*, estimation; *strat-âgos*, chef d'armée.

D'où Fr. *antagoniste*; *protagoniste*; *agonie*; *synagogue*, *pédagogue*, *démagogue*; *axiome*; *stratège*,...etc.

Lat. *agere*, pousser devant soi; puis s'occuper, agir. etc....

Il nous faudrait donner ici plus de 200 mots relevant du sanskrit, du grec, du latin, de l'espagnol, de l'anglais, et de l'allemand, qui sont donnés dans cet ouvrage de 363 pages comme dérivés de cette racine indo-européenne *ag-*.

Toutes les entrées présentent la même cohérence que cette entrée dont nous venons de donner un très court extrait. La démarche comparative appliquée dans le domaines des études indo-européennes est séduisante, mais ne finit-elle pas par fabriquer un mythe? N'oublions pas que sous le nom d'Aryens, ce peuple dit «indo-européen» est devenu le prétexte de bien des massacres et horreurs réalisés au nom de la plus sombre, la plus noire des idéologies du XXe siècle...

Une autre théorie, au cours des XVII et XVIIIe siècles, avait été développée par les théologiens: l'hébreu aurait été à l'origine de toutes les langues de l'humanité, ce contre quoi s'insurgea Leibniz. Cependant c'est au XVIIIe siècle que les anglais recueillent des documents en sanscrit, l'ancienne langue de l'Inde. En 1786 William Jones affirme que le sanscrit est apparenté au grec, au latin et au gotique et sans doute au celtique. La théorie de Darwin sur «*L'origine des espèces*» (1829) va influencer les linguistes qui vont faire correspondre à l'arbre généalogique des espèces un arbre généalogique des langues indo-européennes, en développant l'idée que la langue se comporte comme tout organisme vivant. C'est en Allemagne que seront conduites les recherches les plus intenses sur l'évolution des langues de l'Occident à partir du présupposé de l'existence d'une langue indo-européenne dont on ne trouve aucune trace directe et que l'on constitue, que l'on construit, à partir du principe de continuité.

S'il apparaît indiscutable que des parentés existent entre les langues, comme le montre par exemple la comparaison entre le sanscrit *janas*, (la race) le grec *génos* (race) et le latin *génus* (race), on peut penser que dans la langue indo-européenne primitive la racine *gen-* signifiait «naître». Mais si cet exemple simple met bien en valeur les ressemblances, on ne peut pas expliquer des différences, des variations entre les langues. Il est alors difficile d'affirmer qu'une langue indo-européenne a existé et a été parlée par un peuple dit indo-européen.

En outre la langue restituée n'a pas d'histoire. La reconstruction d'une langue primitive a certes fait faire des progrès, particulièrement dans le domaine de la phonétique, mais les limites furent vite atteintes, même quand on a cru pouvoir utiliser des procédés mathématiques. L'ordinateur permettra-t-il de retrouver cette langue? Nous en doutons !

En octobre 2014 fut publié un livre qui fit beaucoup de bruit dans les milieux linguistiques: «*Mais où sont passés les indo-européens?*»<sup>1</sup> [6] de Jean-Paul Demoule.

<sup>1</sup> Jean-Paul Demoule est professeur de protohistoire européenne à l'université de Paris I (Panthéon-Sorbonne). Ses travaux portent sur la néolithisation de l'Europe, sur les sociétés de l'âge du fer, sur l'histoire de l'archéologie et son rôle social, sur ses constructions idéologiques et sur le problème indo-européen.

L'ouvrage cité est son 19ème livre; il a publié en outre plus de 300 articles scientifiques.

Pourquoi ce bruit? Parce que l'auteur, dont l'érudition peut sidérer le lecteur, démontre que la construction du mythe de l'origine "aryenne" de l'Occident est destinée à éliminer son origine juive. En effet l'hypothèse d'un peuple ancêtre commun aux populations de l'Inde et de l'Europe, ayant habité un site géographique resté inconnu, puis ayant envahi l'Europe et l'Inde vers les débuts des temps historiques, a été récupérée par les politiques raciales. Jean-Paul Demoule démontre que rien ne prouve aujourd'hui l'existence de ce peuple ancêtre et que tous les faits qu'ont réunis les tenants de l'existence du peuple indo-européen peuvent être expliqués autrement, tant historiquement que linguistiquement. Il montre comment les idéologues de l'extrême droite ont saisi l'opportunité du mythe indo-européen pour remplacer l'héritage juif du christianisme et de l'Europe par la fiction d'un peuple aryen, dont les valeurs, la langue et la religion furent autres. Cette langue indo-européenne n'aurait pas été contaminée, du moins initialement, par la langue de Sem ni par celle de Cham, c'est-à-dire par les langues dites chamito-sémitiques parlées en Mésopotamie, en Syrie, en Palestine, dans tout ce que nous appelons le Moyen Orient, et jusque dans certaines régions du sud de la Russie. Aujourd'hui encore, on oppose, s'agissant des familles de langues, les langues indo-européennes aux langues chamito-sémitiques, même si d'autres familles existent comme celles des langues ouraliennes, voire des langues du Caucase et du Bantu.

#### IV. Le français, langue nationale, et les «français régionaux»

Si le français est la langue commune à la majorité des personnes vivant en France, s'il est la langue unique de l'administration, de la loi, de l'enseignement, il faut bien reconnaître qu'il existe des variétés de français au point que cette langue nationale est parlée avec bien des variantes selon les régions, au point qu'on peut parler de «français régionaux», que nous ne confondons pas avec les dialectes ou langues régionales parlées en France. Ainsi un français du Midi fait entendre la nasale implosive *n* du verbe «manger» et prononcera «mannger», (idem pour chanter, danser, penser, rincer, etc.). Ce méridional prononcera les «e muets»: ce qui pose des problèmes en classe quand un élève récite des poésies, car l'alexandrin de Victor Hugo, *Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne* [11].

Se retrouve avec 16 pieds si les syllabes finales -be, -re, et -gne sont prononcées, et si en plus il prononce «camm~~mp~~agne», c'est la catastrophe, et pas seulement pour les puristes de la langue !

Catastrophe également s'il récite cette strophe de «*A Villequier*», poème XV du même recueil, en ouvrant le phonème «o»:

*Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses;*

*L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.*

*L'homme subit le joug sans connaître les causes.*

*Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.*

Il ne s'agit pas d'ironiser, de mépriser le petit garçon du midi qui, arrivé à l'école, parle comme on parle chez lui à Marseille, à Montpellier ou à Toulouse, mais le poème n'a pas été écrit pour être ainsi prononcé.

Le parler *chti* du nord de la France pose autant de problèmes.

Les différences entre les différents français (pourtant tous nationaux!) ne concernent pas le seul domaine phonique. Il y a des constructions syntaxiques particulières aux régions, comme par exemple

«*Il s'est mangé la tarte entière*», «*Il s'est perdu le portable*», au lieu de «*Il a mangé la tarte entière*» et «*Il a perdu son portable*.» Cette syntaxe identifie un méridional.

Il y a des variations lexicales: le mot *étrennes* a le sens de *pourboire* dans le Sud, *être brave, fier*, c'est *être bien vêtu* en Auvergne, et il faut traduire *les bourriers* (région du Poitou) par «*les ordures*».

Il y a donc des «**français régionaux**», qui résultent souvent de l'influence qu'exerce sur eux les langues régionales. Mais un de ces français, celui que l'on parle dans le Val de Loire, et dans une partie de l'Ile de France, est le «français modèle», celui qui est le seul reconnu par l'Académie Française.

Paradoxalement, les pièces de l'écrivain provençal, **mais aussi académicien**...!, Marcel Pagnol doivent être jouées avec l'accent du Midi. Or elles sont reconnues comme des œuvres majeures de la littérature française au sens le plus complet du terme. De Daudet, de Paul Arène, de Giono, de Bosco, pour n'en citer que quelques-uns, à Marcel Pagnol, il y a tout un pan de la littérature française qui est très marqué par le régionalisme, par l'accent du Sud. Mais bien sûr, comme Mistral, comme Arène, comme Daudet l'avaient fait avant lui, Pagnol prit le chemin de Paris...!

Ne nous y trompons pas, ces Provençaux, ces méridionaux avec leur accent, leurs mots (*fada* pour *fou*), se sont pourtant montrés des écologistes de la langue nationale. Lisons Yvan Audouard (1914-2004), provençal, écrivain, et qui fut un éminent collaborateur du journal satirique «*Le Canard enchaîné*» où il travailla pendant 30 ans. Grand ami de Marcel Pagnol il relate ce qu'un jour l'Académicien lui dit au sujet des temps du passé en français:

«*Le passé composé, dit Marcel, c'est un temps imprécis, médiocre, bête et mou. <<Nous avons été réveillés par la fusillade>>...<< Nous avons été >>...Bon. Et alors? L'histoire est finie avant d'avoir commencé. Tandis que: <<Nous fûmes réveillés par la fusillade>>...Tu vois ! Tu as dressé l'oreille. Tu attends la suite. S'il veut revivre, le passé se doit d'être simple. C'est la seule façon de le rendre présent. Ecoute Stendhal: << au sortir de l'archevêché, Fabrice courut chez la petite Mariette: il entendit, de loin, la grosse voix de Giletti>>... Alors seulement l'imparfait peut entrer en scène: <<Il était six heures de relevé>>» [1].*

A une époque (1970-2000) où il était de bon ton de considérer le passé simple comme un temps précieux, bourgeois, dépassé, archaïque, où même certains inspecteurs et professeurs de l'Education Nationale enterraient le passé simple au nom d'une certaine modernité, Pagnol remettait les pendules à l'heure en donnant une leçon de sémantique et de stylistique.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> J'ai le souvenir que lors de l'une des premières interventions que je fis dans cette université de Tioumen (ce devait être en février 2008) on m'a demandé pourquoi j'utilisais le passé simple!

Il était, et il est toujours de bon ton d'ironiser sur l'Académie Française, or Marcel Pagnol, répond à son ami Yvan Audouard qui le plaisantait sur son appartenance à cette académie:

«[...] Tu ne te rends pas compte que sans l'Académie on ne pourrait plus jouer Molière!...

— Pas possible?

— C'est comme je te le dis....Tu ne sais peut-être pas que Molière était contemporain de Milton, l'auteur du Paradis perdu?

— Si je le sais !

— [...] Pour les Anglais aujourd'hui Milton est devenu un auteur illisible [...] Et pourquoi?

— Parce qu'ils n'avaient pas d'Académie Française, les Anglais...Enfin....quelque chose d'équivalent....Chez nous Molière continue de faire plaisir à tout le monde. Et à qui il le doit, je te le demande?

— Non, c'est moi ! (sous entendu «qui te le demande»)

— **A nous, les académiciens. Nous ne sommes ni des rétrogrades ni des conservateurs.** Nous sommes les mainteneurs de la langue française. Sabre au côté, nous avons toujours mis le français à l'abri des envahisseurs analphabètes. Nous sommes les protecteurs naturels du mot juste et de la tournure exacte. Nous devrions avoir un budget supérieur à celui de l'Armée....» etc. [1, p. 104].

Sur le ton de la plaisanterie et de la galéjade méridionale, Pagnol définit bien ce que fut le rôle de l'Académie Française depuis sa fondation par Richelieu, et nul ne peut nier, malgré toutes les critiques qu'elle essuya de la part de bon nombre d'écrivains, qu'elle contribua plus que ne le pensent certains au maintien de la qualité de la langue française.

Ces choses étant dites, en ce qui concerne la France, le français fut décrété langue du royaume par l'Edit de Villers-Cotterêts par François 1<sup>er</sup> en août 1539, texte de 192 articles qui affirmait la primauté du français dans la vie publique, l'administration, etc.. Certes les notaires écrivaient en français depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, mais par ailleurs, l'ensemble de la population continua à parler les langues d'oïl au nord, les langues d'oc dont l'Occitan et le Franco-provençal au Sud jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, et dans le Sud-Ouest de la France on parle encore les dialectes occitans sur les marchés dans la région de Midi-Pyrénées (capitale Toulouse), dans celle de Bordeaux Aquitaine, et le Catalan dans les Pyrénées orientales. La Révolution de 1789 avait tenté de faire traduire les textes législatifs dans tous les dialectes ou patois parlés en France (y compris le breton et le basque) mais elle abandonna vite une opération qui se présentait comme immense et beaucoup trop onéreuse. Il faudra attendre la 3<sup>ème</sup> République et le développement de l'Ecole publique dans toutes les communes de la Nation pour que le français s'impose, voire soit imposé, car un élève qui parlait patois à l'école primaire était gravement sanctionné. On peut ainsi constater que, de la Monarchie à la République, la langue française imposée devint langue nationale et participa à la construction de la nation française en même temps que fut enseignée une histoire nationale, en particulier sous l'influence de Michelet et de Lavisser.

Incipit de la préface de 1869 de «*Histoire de France*» de Jules Michelet:

«*Cette œuvre laborieuse d'environ quarante ans fut conçue d'un moment, de l'éclair de Juillet. Dans ces jours mémorables, une grande lumière se fit, et j'aperçus la France.*

*Elle avait des annales, et non point une histoire. Des hommes éminents l'avaient étudiée surtout au point de vue politique. Nul n'avait pénétré dans l'infini détail des développements divers de son activité (religieuse, économique, artistique, etc.). Nul n'avait encore embrassée du regard dans l'unité vivante des éléments naturels et géographiques qui l'ont constituée. Le premier, je la vis comme une âme et une personne*» [14, 17].

Si la formule «Une nation, une langue», manière dont on peut résumer le principe herdérien qui veut qu'une nation s'incarne dans sa langue, peut s'appliquer à la France jacobine dans le sillage de laquelle s'inscrit la III<sup>e</sup> République, l'opposition *langues régionales VS langue nationale* posa de nombreux problèmes, et en pose encore aujourd'hui. Mais l'opposition «*langue mondiale VS langues nationales*» n'en posent-elles pas actuellement?

## V. La langue mondiale: l'anglais

Le développement de plus en plus grand des traductions nous donne l'impression que les langues nationales ne sont pas en danger et pourtant Pascale Casanova dans un entretien qu'elle donna au journal *Le Monde* et publié le 16 octobre 2015, attire notre attention sur «*La domination de la langue mondiale*». Elle avait publié en 1999 un ouvrage qui fit date, «*La République mondiale des lettres*», (éditions du Seuil), dans lequel elle montrait comment l'univers littéraire était organisé à l'échelle de la planète «*en structures inégales, selon des relations de rivalités et de domination*». Dans son dernier livre, «*La langue mondiale. Traduction et domination*» (Seuil, Liber 2015) elle montre que si «*La traduction (quand elle n'est pas réduite au face-à-face entre un traducteur et un texte) est souvent présentée comme un moyen d'émancipation par rapport à la puissance d'une langue*», en donnant leur chance aux 'petites' langues, on constate cependant le contraire, à savoir que «*plus une langue circule, plus elle est traduite*». La langue mondiale actuelle est l'anglais, et si un très grand nombre d'ouvrages, littéraires ou scientifiques écrits en anglais sont traduits dans d'autres langues, très peu des «petites» langues sont traduites en anglais. De plus la langue dominant les autres exporte bien plus qu'elle-même par ses traductions:

«*elle exporte des pensées, des catégories de pensées, bref, toute une civilisation; nous sommes véritablement colonisés à travers la traduction*» (entretien précité du journal *Le Monde*).

Pascale Casanova en arrive à considérer que la traduction, loin d'être un remède à la toute-puissance d'une langue, ne fait que la redoubler. Elle reconnaît qu'elle travaille à partir de la pensée de Pierre Bourdieu. Bien qu'elle ne donne pas de précisions à ce sujet, on reconnaît là la trace des principales idées développées par Bourdieu principalement dans «*Les règles de l'art*» (éditions du Seuil 1992) et sans doute aussi dans «*Science de la science et réflexivité*» (éditions Raisons d'agir» 2001).

En effet Bourdieu, qui remet en cause «*la toute puissance du génie créateur*» préfère créer une science des œuvres qui aurait pour objet la production matérielle de l'œuvre et la production de sa valeur. Or la traduction est considérée par Pascale Casanova comme affaire de valeurs culturelles, le traducteur étant une sorte «*d'agent de change*». Certes elle reconnaît qu'il faut une langue mondiale car elle nous permet de communiquer avec le monde entier, comme l'ont fait autrefois le grec, le latin et le français, mais il faut être conscient que la langue mondiale est une langue de la domination, et par conséquent qu'il ne faut pas l'utiliser quand ce n'est pas indispensable. Sans doute qu'en répondant ainsi à Julie Clarini (journal *Le Monde*), Pascale Casanova se souvient d'un entretien auquel elle participa, au cours duquel Bourdieu répondait aux questions que lui posait Antoine Spire. L'entretien se termina par un petit coup de patte: «*[les Américains] ne savent tout simplement pas que le monde est plurilingue. A nous de les en persuader.*» Certes le propos est excessif, mais l'avertissement donné, marqué de pessimisme, de Pascale Casanova ne doit pas être négligé.

En outre, le problème que nous venons d'évoquer est de même nature que celui que posent les rapports entre une langue régionale et une langue nationale. En France ce problème a causé d'autant plus de conflits que, en référence à Bourdieu, des langues régionales d'origines très différentes les unes des autres, comme par exemple le breton, l'alsacien, le catalan, le basque et l'occitan, du fait des systèmes symboliques et des valeurs culturelles dont elles étaient les vecteurs, se sont heurtées à la langue nationale qui, en s'imposant par la loi du pouvoir centralisé, a provoqué des revendications d'autonomie des régions où ces langues étaient les langues parlées.

Il est clair que la langue mondiale qu'est «*l'anglais américain*» uniformise et standardise les comportements au point d'éroder ce que l'on appelle culture au sens le plus banal du terme. Dans la mesure, toujours si l'on se réfère à Bourdieu, où l'*habitus* est un système de dispositions durables intériorisées par les individus pris dans les conditions objective de leur existence, et qui fonctionne comme des schèmes inconscients perceptifs, réflexifs et actifs, on comprend la mise en garde de Pascale Casanova qui avait participé en 1990 à cet entretien avec Pierre Bourdieu qui affirmait:

*«Les jugements du goût sont à la fois quelque chose de très superficiel et de très profond à travers lesquels les gens révèlent ce que j'appelle un <<habitus>>. C'est un grand mot pour dire une chose que je crois très complexe, c'est-à-dire une espèce de petite machine génératrice qui engendre des foules de réponses à des foules de situations — des réponses qui apparemment n'ont aucun lien entre elles et qui, du point de vue du sociologue, en ont un, parce que le sociologue reconstruit cette petite machine à partir de laquelle les gens se prononcent. Ce qui fait que la sociologie enseigne que, dans ces jugements naïfs, imprudents, ils livrent beaucoup d'eux-mêmes. [...] ce que j'appelle donc un habitus, c'est-à-dire une histoire incorporée, une histoire faite corps, inscrite dans le cerveau mais aussi dans les plis du corps, les gestes, les manières de parler; dans l'accent, la prononciation, les tics, dans tout ce que nous sommes. [...] Nous sommes, à travers cet <<habitus>>, à travers cette histoire in-*

---

*corporée, toujours exposés à être complices des contraintes qui s'exercent sur nous, à collaborer à notre propre domination.*

*Je pense que le centre de mon travail, c'est d'analyser les fondements des formes symboliques de domination, la violence symbolique du pouvoir de type colonial, de la domination culturelle, de la masculinité, autant de pouvoirs qui ont en commun de s'exercer en quelque sorte de structure à structure. [...] Disons qu'une lutte politique commence par soi-même»<sup>1</sup> [2, p. 16-20].*

Or la langue maternelle (et régionale si l'une et l'autre sont en coïncidence dans le temps d'un sujet) fait partie des contraintes qui contribuent à la formation de l'habitus. Nul doute que Pascale Casanova écrivant son article dans *Le Monde* du 16 octobre 2015, fait référence ce propos de Bourdieu.

C'est dans un autre numéro du journal "Le Monde", le supplément hebdomadaire n° 219 du 28 novembre 2015, qu'il est question de la confrontation de l'italien langue nationale, et de l'anglais. L'Italie vient de réunir un groupe d'experts en communication qui font une véritable chasse aux termes anglais utilisés par les médias afin de les empêcher de prendre racine. Voilà une mesure écologique de protection d'une langue nationale qui, si elle se justifie, pose cependant des problèmes:

*«Réputés accueillants, les Italiens le sont assurément avec la langue anglaise. La lecture des journaux transalpins donne parfois l'impression d'être transporté à Londres ou à New York. En fin de semaine dernière, nous avons lu dans le quotidien turinois *La Stampa* que Vincent Bolloré, déjà présent dans la «data room» de *Medio-banca*, s'apprêterait à faire entrer de nouveaux soutiens dans le Board de *Telecom Italia* et s'intéresserait à la *Pay TV* de *Mediaset*. Pendant un an, le président du conseil *Matteo Renzi* n'a parlé que de *Job Act*, en lieu et place de réforme du marché du travail, et de *spendig review* pour dire que l'Etat devra faire des économies» [17, p. 38-40].*

*Or cette traque aux mots anglais, qui a le soutien du Président *Sergio Mattarella*, apparaît trop tardive pour endiguer la vague. Certes, l'*Academia della Crusca*, fondée à Florence en 1583 a lancé la pétition *Diloitaliano* (dis-le en Italien) qui a recueilli 70 000 signatures, et a créé une commission d'experts chargée <<de repérer les néologismes et les mots étrangers avant qu'ils ne prennent racine dans la langue italienne>>.*

Outre qu'il n'y a que 150 ans que la langue italienne fut imposée aux populations de la péninsule lors de la formation de l'Unité Italienne, ces populations n'entretenant qu'un lien assez lâche avec leur langue nationale, le souvenir de la période fasciste ne favorise pas l'entreprise de l'*Academia della Crusca* car Mussolini avait voulu en son temps purger la langue italienne des mots anglais et français. D'où la discrétion de l'attitude de bon nombre d'intellectuels qui ne veulent pas passer pour des nostalgiques du fascisme.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de la transcription de l'entretien (précité) que le sociologue avait eu en 1990 avec Antoine Spire.

Ce qui confirme bien que décréter que telle langue est nationale, alors que les autres sont considérées comme des langues régionales, voire des dialectes, des patois, est un acte politique qui n'a rien à voir avec le processus d'évolution des langues, même si cette décision a toujours une influence a posteriori sur ce processus.

## VI. Une langue régionale aux grandes ambitions en France: l'Occitan

Une conception romantique de la langue s'impose encore aujourd'hui, à savoir qu'il ne faut pas apporter de modification à ce qui est naturel, et qu'en conséquence si l'on parle tel dialecte ou patois dans la région X, et tel autre dialecte dans la région Y, il faut conserver ces dialectes dans leurs formes originales. En grec ἡ διάλεκτος (dialektos) signifie à l'origine, «l'entretien», «la conversation», puis «le langage», «la manière de parler», et particulièrement «le langage propre à un pays» (dictionnaire grec — français de A. Bailly, édit. Hachette). Les anglais ont formé à partir du latin «*verna*» (l'esclave né et élevé dans la maison, qui fait partie de la maison, domestique) le mot *vernacular*, d'où le langage vernaculaire en français, c'est-à-dire le langage de ceux qui ne sortent pas de chez eux. Le mot allemand *Mundart* (dialecte), formé à partir de *der Mund*, (*la bouche*), signifie que chacun parle en fonction de sa bouche.

Lévi-Strauss pensait qu'on est toujours au centre d'une culture en même temps qu'à la périphérie d'une autre, or cette appréciation se vérifie toujours pour les langues, car malgré les différences qui font qu'un habitant de A parle d'une manière légèrement différente de celle de son voisin de B, ils se comprennent, mais en suivant la chaîne de toutes les régions traversées il arrivera que si l'habitant de A comprend l'habitant de B, l'habitant de B comprend l'habitant de C, etc., l'habitant de A ne comprendra pas l'habitant de Z dont la région d'origine est très éloignée de A. C'est-à-dire qu'a priori on ne peut pas tracer de frontière nette entre les différents dialectes ou patois.

Ces constats ne sont pas nouveaux, mais d'un point de vue écologique concernant la langue, tenter de conserver une langue régionale, c'est vouloir conserver ce qui ne peut pas être enfermé dans des limites précises. Les langues supralocales telles que le français, l'anglais, l'allemand ou le russe, parlées aussi bien par ceux qui ne quittent pas leur région que par ceux qui voyagent, dites encore langues nationales, même si une même langue est parlée par plusieurs nations comme l'espagnol pour l'Espagne, le Mexique, l'Argentine, l'anglais pour la Grande Bretagne, l'Australie, les Etats Unis, etc., ont des aires limitées par les frontières politiques, qui bien sûr ne sont pas étanches.

Mais très souvent la langue supralocale est la langue commune (κοινή διάλεκτος) considérée comme diffusant, outre un code et la façon de parler, la culture, les habitudes, les traditions techniques, scientifiques, littéraires, philosophiques, juridiques de son pays d'origine. Ce fut autrefois le cas du grec, puis celui du latin. Ce fut celui du français, du russe, de l'allemand et du français, pour n'en citer que quelques-unes. Ces langues, ces koinès comme disent certains, s'enrichissent perpétuellement au fur et à mesure qu'évoluent les sciences, le droit, les techniques, les arts, ce qui n'est pas le cas des dialectes locaux dont l'évolution est moins rapide.

La France est couverte de nombreux parlers régionaux, certains très différents les uns des autres comme le breton (langue celtique), le normand, l'alsacien (langue germanique), le picard, le flamand, le parler de Paris et de sa grande périphérie, ce dernier ne différant pour ainsi dire pas du français officiel. A l'exception du breton et de l'alsacien ces langues de la moitié nord du pays sont dites langues d'Oïl, par opposition aux langues d'Oc de la moitié Sud. Dans le Sud (après avoir tracé une ligne de Bordeaux à Besançon, on trouve l'Oc du Nord (de l'Auvergne aux Hautes Alpes), l'Oc du Sud de Bordeaux à la frontière italienne, le franco-provençal (de Lyon aux Alpes), le Gascon de Bordeaux aux Pyrénées de l'Ouest. Il faut ajouter deux langues qui ne sont pas d'Oc, le basque au sud de Bayonne et le catalan dans la région de Perpignan. C'est une vision très schématique que nous donnons là, mais elle permet de se faire une idée de la complexité du problème des langues dans ce pays de petite dimension qu'est la France.

Nous avons intitulé cette partie de notre exposé «L'Occitan» car c'est à l'heure actuelle la région, et tout particulièrement Midi-Pyrénées, où ce dialecte roman est revendiqué comme étant la langue des méridionaux qui se considèrent toujours comme ayant été colonisés par les «Barons du Nord», et ce plus particulièrement à partir de la croisade des Albigeois qui, paradoxalement, a ses origines dans le Nord en 1022, quand Etienne, le supérieur de la collégiale d'Orléans, et confesseur de la reine de France Constance, ainsi que Lisois, chanoine de la cathédrale Sainte-Croix, trahis par un faux disciple, furent brûlés aux portes de la ville sous la pression du roi Louis le Pieux. Ils avaient en effet remis en cause les dogmes de la Trinité et de l'incarnation, avaient affirmé que les péchés de la chair ne pouvaient entraîner la damnation. Lors de leur procès ils se défendirent avec courage et n'hésitèrent pas à exposer leur doctrine. Ce qui irrita la reine de France qui se jeta contre son confesseur et le blessa à l'œil d'un coup de sceptre. A partir de cette époque on commença une véritable chasse aux hérétiques. Le phénomène gagna toute l'Europe et l'on brûla des forcenés à Cologne, à Besançon, en Angleterre et bien sûr en Languedoc.

Le Languedoc plus que toute autre région préoccupait le Vatican, car s'il n'était pas plus un paradis terrestre que d'autres régions du monde de l'époque, il s'agissait quand même d'un pays ayant une langue affirmée, l'occitan, avec certes différents dialectes, mais aussi avec sa littérature, sa poésie, ses romans (*Flamenca*), ses «Castia-gilos» (les Châtie-jaloux)<sup>1</sup>, sa poésie, ses troubadours, une économie florissante dont le centre était la Toulouse de Raymond VI, gouvernée par vingt-quatre consuls, les «capitoules».

Le commerce de Toulouse est alors florissant: on y trouve les épées de Tolède, les cuirs de Cordoue et de très nombreux produits de l'Orient venus via l'Espagne (soieries, parfums, épices). La bourgeoisie toulousaine devenue maîtresse du pouvoir avec les capitoules, rivalise avec la noblesse par son train de vie. En outre le Languedoc est sans doute la seule province de l'Occident où les Juifs, non seulement sont

<sup>1</sup> Les Châtie-gilos sont des «poèmes décrivant avec force détails, les épanchements amoureux des épouses infidèles» [4, p. 40-51].

tolérés, mais encore constituent une communauté prospère et très dynamique sur le plan économique. Ils se gouvernaient eux-mêmes sous prétexte que Charlemagne avait divisé Toulouse en trois parties: la première appartenait à l'archevêque, la seconde au vicomte, et la troisième aux fils d'Abraham, c'est-à-dire aux Juifs. Les savants et professeurs juifs donnent des cours aussi bien aux juifs qu'aux gentils (les infidèles). Cette liberté laissée aux Juifs scandalisera les hommes du Nord quand ils envahiront le Languedoc lors de la croisade dite des Albigeois, décidée par le Pape Innocent III à la suite de l'assassinat de son légat, Pierre de Castelnau au moment où ce dernier allait prendre un bac sur le Rhône le matin du 14 janvier 1208. Il fut tué d'un coup de lance par un cavalier dont on n'a jamais connu l'identité. Pierre de Castelnau avait tenté la veille de convaincre Raymond VI de Toulouse de signer la paix avec le Pape pour que celui-ci lève son excommunication. Mais Raymond VI n'avait rien voulu entendre.

Notre propos n'est pas de relater ici la croisade des Albigeois, mais ce coup de lance qui avait tué le légat du Pape allait être à l'origine de massacres, de tortures, les hérétiques étant brûlés, ébouillantés, ou découpés vivants, femmes et enfants compris, le Languedoc étant mis à feu et à sang par les soldats de Simon de Montfort armés par le Pape.

La croisade se terminera en 1249, avec la mort du comte de Toulouse Raymond VII et Toulouse ne pourra plus échapper au pouvoir de Paris.

Or cette croisade ne figurait pour ainsi dire jamais dans les livres d'histoire scolaires, comme si la République ne tenait pas à faire état d'un épisode tragique qui aurait pu empêcher la nation française de se constituer. Certes des historiens connaissaient et avaient étudié cet épisode tragique d'une histoire qui n'était pas tout à fait une histoire de la France. Mais il y avait un mythe, le mythe d'une France qui existait depuis les Gaulois, et ce mythe permettait d'affirmer l'existence d'une nation française. Qu'il nous soit permis de citer une anecdote sur laquelle on ironise aujourd'hui, mais qui montre une certaine «réalité» de la colonisation. L'Algérie d'avant son indépendance était considérée comme un département français, et les petits arabes qui fréquentaient les écoles publiques d'Alger, d'Oran, de Constantine, de Blida, etc., apprenaient par cœur le premier résumé d'histoire de l'année scolaire qui commençait ainsi: «Nos ancêtres les Gaulois...» (sic)!

### **VII. Du latin au roman, ou la théorie de Michel Banniard**

Le latin, au yeux des non spécialistes, est la langue qui s'imposa en même temps que Rome devint la maîtresse du monde. Pourtant, c'est un fait très connu, l'aristocratie romaine parlait grec, les fils des familles patriciennes allaient étudier à Athènes, les pédagogues chargés de l'éducation des enfants étaient la plupart du temps des esclaves grecs, bref au clivage social correspondait un clivage linguistique, sauf pour le sud de l'Italie qui en fait était grec. Rome est imprégnée de la culture grecque au point que lorsque se produisent des prodiges que la ville doit expier pour se redonner la faveur des dieux, on consulte les *livres sibyllins*, un recueil de textes grecs en vers dont l'auteur serait une Sibylle, femme qui avait reçu d'Apollon le don de prévoir

l'avenir. Mais les prêtres qui lisent les livres Sibyllins traduisent en latin les vers qu'ils ont choisis au hasard. Cet exemple nous montre à quel point, si c'était nécessaire, la culture grecque venait s'insérer dans des actes officiels de Rome. Sous Néron il existe cinq bibliothèques publiques où l'on trouve les œuvres des grands auteurs grecs et latins. Or si l'on trouvait dans ces bibliothèques à côté des incontournables œuvres de la littérature grecque, une section latine, c'est à Jules César qu'on le devait, car il fut le premier à ouvrir une bibliothèque au «grand public». Ainsi, il donnait à la langue et à la culture latines un statut qui les mettait à égalité avec la langue et la culture grecques. Et ce d'autant que dans les bibliothèques privées la littérature latine faisait figure de parent pauvre par rapport à la littérature grecque.

Du point de vue de l'écologie de la langue latine, cette décision de César est capitale, comme le seront en France l'Edit de Villers-Cotterêts en 1539, à l'initiative de François 1<sup>er</sup>, et la fondation de l'Académie Française en 1635 par Richelieu pour «conserver et perfectionner la langue française».

Mais du latin classique au roman, puis au français, comment s'est produite une évolution qui a finalement donné le français, langue nationale, d'autre part les dialectes tels que ceux que l'on réunit sous l'appellation «Occitan». Michel Banniard distingue à l'origine le latin parlé et le latin écrit, qui est le latin de la classe cultivée.

Il explique qu'on a pensé que dans la période du Haut Moyen Age il y avait d'une part une langue répondant aux règles de la «grammatica» parlée et écrite par les élites, d'autre part un «charabia» parlé (voire écrit) par le peuple. Cette vision est à ses yeux complètement fautive car s'il en avait été ainsi, de l'autre côté de la Méditerranée, le peuple ne serait pas venu écouter saint Augustin, l'évêque d'Hippone, qui s'adressait souvent à des assemblées de 400 personnes dont la majorité étaient des gens du peuple. Les auditeurs d'Augustin n'hésitaient pas à lui poser des questions, à lui faire des remarques, et il arrivait même que l'évêque d'Hippone piquât des colères, quittât la basilique où il parlait, sous le coup de la colère, etc.. Ce comportement, relaté par nombre de témoins, ne peut s'expliquer que si Augustin et ses auditeurs parlent la même langue, du moins se comprennent parfaitement. Il faut donc sortir de la vision dualiste du XIX<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement de celle du romantisme allemand.

En fait l'opposition *latin VS latin vulgaire* est un artefact des romanistes car c'est la langue latine prise dans sa totalité qui devient langue romane, sans solution de continuité, car les langues fonctionnent en homéostasie (ou homéostasie), c'est-à-dire qu'elles se développent en se stabilisant elles-mêmes.<sup>1</sup>

Le latin écrit a son histoire et l'analyse de la documentation écrite dans laquelle on détermine des couches chronologiques permet de distinguer, même chez Tacite ou Juvénal, chez Suétone, des tournures qui annoncent l'évolution de la langue latine.

Michel Banniard accorde une grande importance aux monuments écrits qui offrent une documentation ininterrompue sur l'histoire de la langue. Ainsi, quand on lit les graffitis politiques que l'on trouve sur les monuments et sur les murs

<sup>1</sup> L'homéostat est un appareil, voire un système, qui se stabilise lui-même.

de Pompéi, on constate que c'est le latin dit vulgaire que l'on trouve, ce latin parlé par le peuple de l'Empire romain, un latin différent du latin classique de la littérature.

Une autre documentation importante permet de se faire une idée de ce latin parlé, mais aussi écrit, même si ce dernier reste plus proche du latin classique: les textes des grammaires normatives écrites vers la fin du latin tardif. En effet ces grammaires corrigent (ou condamnent) les erreurs que les locuteurs latins ont tendance à faire et de ce fait elles nous donnent des informations sur la manière dont on parlait à cette époque.

Ce n'est cependant pas la langue romane que fut l'Occitan qui devint la langue nationale, mais le français des parisis et du Val de Loire. C'est-à-dire que pour la France, comme nous l'avons déjà dit plus haut, c'est l'Etat, la monarchie d'abord, la Révolution et la République ensuite, qui non seulement firent du français «la langue nationale», et ce contre toutes les autres langues parlées dans l'hexagone comme le breton, le basque, l'alsacien, et l'occitan pour ne citer que les principales.

### VIII. Une nation, une langue?

Est-ce que vouloir officialiser une langue dite régionale là où depuis des siècles la langue officielle est le français est un acte écologiste? Vu les conflits que l'affaire provoque en France, c'est en ces termes qu'on peut poser le problème. Il est clair que le Sud de la France en revendiquant les parlers occitans (du gascon au provençal pour dire vite) remet en cause le statut de langue nationale du français. Le premier geste écologiste nous paraît être l'acceptation des différences, qu'il s'agisse des différences culturelles, géographiques, religieuses, etc., et bien sûr des différences linguistiques. Or ce qu'a fort bien montré l'éminent linguiste français Claude Hagège, dans un ouvrage qui fit autorité en 1985, *L'homme de paroles*, c'est que l'écologiste des langues est un ennemi de l'Etat ! Il montre que les différences sont laminées par l'histoire qui «n'offre presque jamais d'autre voie d'unification linguistique à contempler que la violence ou l'expulsion autoritaire des diversités naturelles» [9, p. 199]. Hagège cite un peu plus loin Charles Nodier qui, en 1834, protestait contre la politique centralisatrice de la Restauration et de Louis Philippe:

*«C'est au nom de la civilisation qu'on insiste aujourd'hui sur l'entière destruction des patois[...] Détruire le bas-breton, dites-vous? [...] Et de quel moyen se servirait-on pour y parvenir? Sait-on ce qu'est une langue, et quelles profondes racines elle a dans le génie d'un peuple, et quelles touchantes harmonies elle a dans ses sentiments? [...] Quand on est venu à de pareilles théories, il faut au moins avoir l'affreux courage d'en adopter les conséquences. Il faut anéantir les villages avec le feu; il faut exterminer les habitants avec le fer»* [16, p. 256, 261].

La langue maternelle tient toujours une place élevée dans l'échelle des valeurs de chacun de ses locuteurs et finalement elle provoque souvent un sentiment de fidélité comparable à celui de la fidélité à une nation. En Russie comme en France, et comme dans tous les empires, l'Etat a imposé sa langue à toutes les nations qui appartenaient à l'Union Soviétique, et à toutes celles aujourd'hui qui dépendent de la Fédération

---

de Etats de Russie. Mais peut-on éviter ce phénomène de laminage des langues régionales par l'une d'entre elles dont l'histoire fait une langue nationale?

En fait on ne peut traiter ce problème sans se poser la question de ce que l'on entend par le mot «Etat». Certes bien des philosophes, des historiens ont défini l'Etat, et ce depuis l'Antiquité. Pour Hegel par exemple l'Etat est un moment de la Raison humaine, mais c'est vers Bourdieu que nous nous tournons: il explique que pour comprendre l'Etat il faut en faire une analyse génétique, *«afin de rompre avec l'illusion inhérente à la perception proprement synchronique, c'est-à-dire avec l'adhésion doxique résultant du fait que l'Etat et toutes ses créations — la langue, le droit, l'orthographe, etc. — sont inscrits à la fois dans la réalité et dans les cerveaux; et tous les effets qu'on peut dire psychologiques, que j'appelle plutôt symboliques pour être plus rigoureux, tous les effets qui font que nous pensons l'Etat avec une pensée d'Etat»* [3, p. 196].

Pour Bourdieu le mot «Etat» a deux sens: «Etat — administration» et «Etat — territoire». Il refuse d'entrer dans la querelle qui oppose les historiens, les uns considérant que c'est la Nation qui crée l'Etat, les autres que c'est l'Etat qui crée la Nation. Or à l'opposition Etat VS Nation Bourdieu préfère parler d'un Etat 1 (administration, forme de gouvernement, ensemble d'institutions bureaucratiques, etc.) qui se fait en faisant l'Etat 2 (territoire national, ensemble des citoyens unis par des relations de reconnaissance, qui parlent la même langue, c'est-à-dire ce qu'on met habituellement sous la notion de «nation»). L'Etat 1 se fait en faisant l'Etat 2.

Nous n'allons pas ici reprendre la très longue démonstration de Bourdieu, qui s'appuie tout particulièrement sur la théorie génétique de l'Etat de N.Elias, mais il est clair que lorsque les écologistes de la langue demandent, comme par exemple en France, la reconnaissance des langues régionales, ils croient pouvoir justifier leurs demandes au nom d'un Etat 2, mais cet Etat 2 est un Etat du passé qui se heurte aux lois et règles de l'Etat 1. Ils proposent la constitution d'un capital symbolique qui remet en cause le capital de l'Etat du présent. Le français fut imposé aux territoires constituant la France par la monarchie, puis la Révolution et la République, mais vouloir accorder le statut de langue officielle à des langues de régions est quasiment impossible car on est là dans une position pour ainsi dire utopique, sauf cas de sécession d'une région qui, prenant son sort en main, tentera d'imposer la langue vernaculaire.

Pour les Allemands comme pour les Italiens il y a d'abord la langue, la nation, et ensuite se forme l'Etat qui gère la nation. La Révolution Française a mis en place un procédé inverse: elle a construit un Etat dont on peut dire qu'il est universel puisque construit sur «les Droits de l'Homme», et cet Etat crée la nation française par l'école, l'armée et l'administration. D'où l'importance du droit puisque tout homme est citoyen. La Révolution Française et dans son sillage Napoléon 1<sup>er</sup> ont exporté dans certaines régions du globe cette vision juridico-politique de la citoyenneté. Le processus était d'ailleurs en marche bien avant la Révolution, car s'il y a une continuité entre la Monarchie, la Révolution, le 1<sup>er</sup> Empire, la Restauration, le Second Empire et la République, c'est bien celle du pouvoir centralisé, et il est évident que c'est ce

pouvoir centralisé qui a constitué la France qui est composée d'une mosaïque de cultures.

Le titre de cette partie de notre exposé posait la question du rapport entre une nation et sa langue, et il faut bien reconnaître qu'à une nation peut correspondre deux ou plusieurs langues, chaque langue se manifestant elle-même sous la forme de différents dialectes, ce qui pose évidemment bien des problèmes à un écologistes de la langue.

Pourtant, si nous regardons vers le passé, nous constatons que ce que l'on pourrait considérer comme une nation n'a pas toujours coïncidé avec une seule langue. Sans remonter à l'Empire Assyrien où l'akkadien succéda au sumérien comme langue administrative, et qui plus tard fut submergé par la langue des marchands, l'araméen, regardons simplement les rapports du latin avec l'Empire romain au moment où deux cultures dominantes s'y développent: la culture grecque et la culture latine, la langue grecque et la langue latine. Dans un ouvrage très important, et dont le titre est évocateur, «L'Empire Gréco-Romain» l'éminent historien Paul Veyne, professeur au Collège de France depuis 1975, montre comment la culture et la langue grecque se sont maintenues sous l'Empire Romain, au point que l'aristocratie romaine envoyait ses fils faire leurs études à Athènes. Mais, ce qui est plus significatif, c'est que les Grecs, contrairement aux Gaulois vaincus eux aussi, vont continuer à parler grec, et si un Africain pouvait être fier d'être en quelque sorte devenu un Romain, un Grec restait grec et fier de l'être, même s'il entrait au Sénat Romain et y faisait carrière, car il avait en même temps le sentiment d'appartenir à un immense empire qui lui apportait la sécurité. Certes il y avait des conflits, mais les Grecs obéissaient aux Romains tout en les dominant par leur culture, et en les considérant souvent, encore au temps de Polybe, comme des barbares. Dans la partie orientale de l'Empire on continua à parler, voire à penser grec, dans la partie occidentale on parla latin, mais le latin fut la langue administrative de l'Empire dans son entier:

*«En plein IV<sup>e</sup> et dernier siècle de l'Empire, les Hellènes continuaient à dire: << Vous, Romains; nous, Grecs>>, comme ils le faisaient depuis un demi — millénaire. En 395, la séparation des deux moitiés de l'Empire sera un divorce entre un Occident latin et un Orient resté grec. La question est de distinguer plusieurs attitudes simultanées qui peuvent sembler contradictoires et qui sont restées inchangées pendant quatre ou cinq siècles. On pouvait à la fois mépriser Rome, être fier d'être grec et soutenir l'ordre impérial. Etre xénophobe, patriote hellénique et << collaborateur>>. C'était même le cas général» [3, p. 164].*

Dans l'Orient de l'Empire Romain, le grec resta la langue "nationale", même si le latin fut la langue de la gestion administrative, et on ne peut pas considérer le grec comme une langue régionale puisqu'elle domine le latin sur les plans philosophique, scientifique, littéraire, poétique.

On voit donc que le couple "langue-nation" s'il existe, et se conçoit aisément, n'est cependant pas la règle générale. Claude Hagège montre que si l'Europe du Moyen Age n'était pas une nation, elle avait cependant une langue, qu'on ne peut donc pas qualifier de "nationale", mais dont on peut dire qu'elle était commune à

---

toutes les nations qui la constituaient. Il va jusqu'à affirmer que le latin avait « *l'avantage essentiel de n'être langue nationale d'aucun pays* » La quantité des langues auxquelles s'est substitué le latin est très importante:

*«[...] Ligure, osque, messapien, ombrien, étrusque, gaulois, ibère, thrace, illyrien, panonien et dace (ces quatre dernières langues ayant été celles qui se parlaient dans les régions auxquelles correspondent aujourd'hui, respectivement, l'Albanie, la Croatie, la Hongrie et la Roumanie). La naissance des langues romanes dites 'vulgaires', c'est-à-dire parlées par les masses, s'amorce dès les Ve-VIe siècles. Ce mouvement, plutôt qu'il ne nuit au latin, a pour effet de renforcer son pouvoir de langue commune, savante et de gouvernement, dans la mesure même où les usagers des langues nationales le pratiquaient de moins en moins.*

*[...] langue commune de la pensée européenne, le latin devient aussi langue où se conservent les doctrines, de sorte que, gardant de surcroît, dans l'usage qu'en prônent les humanistes de la Renaissance, son idéal de pureté antique et donc une forme figée, il finit par apparaître comme le véhicule des conceptions anciennes»* [18, p. 108].

Finalement nous avons vu qu'un Empire composé d'un ensemble de nations peut fonctionner avec deux langues, une langue culturelle, le grec et une langue administrative, le latin, ce qui n'empêcha le latin de devenir également une langue culturelle.

Mais nous avons vu également qu'une langue, la latin, du Moyen Age à la Renaissance, peut être une langue qui fonctionne sans être attachée à une nation particulière comme l'indique Claude Hagège.

### **IX. Que doit faire l'écologiste de la langue?**

Avoir une attitude écologique c'est protéger l'οἶκος, c'est-à-dire la maison, le lieu où l'on vit, or chacun de nous (mis à part certains cas pathologiques) baigne dans ce milieu qu'est notre langue maternelle, celle que chacun de nous a entendue avant même d'être né, dans le ventre de sa mère. L'attachement de chacun à sa langue est donc très légitime et peut prendre un caractère presque sacré. Nous avons déjà fait allusion aux remous que provoque en France l'officialisation des langues dites régionales, soutenues par différents mouvements écologiques, politiques qui craignent de voir disparaître définitivement l'Occitan, le Breton, etc. Il est vrai que les langues sont fragiles car au fur et à mesure que les conditions favorables, nécessaires à leur emploi disparaissent, les mots ont aussi tendance à disparaître, les mots c'est-à-dire leur matière essentielle. En outre il y a un patriotisme des langues qui, comme tous les patriotismes quand ils tournent à l'excès, devient un nationalisme qui favorise guerres et combats.

Mais il existe un mouvement non belliqueux en faveur des langues régionales, tout particulièrement dans le Sud de la France et en Bretagne. Des milliers de manifestants ont défilé dans Montpellier le 24 octobre 2015 en réclamant «*un statut pour l'Occitan*». Un ingénieur informaticien interviewé par le journal de Toulouse «*La Dépêche du Midi*» n'hésite pas à affirmer: «*L'occitan, c'est un retour aux sources. C'est la même démarche que le retour à la nature*». Un événement politique, la

constitution d'une grande région du Sud regroupant Midi-Pyrénées et Le Languedoc-Roussillon est saisie par les tenants de l'occitan pour en faire la langue officielle de cette région. Il vrai qu'à Toulouse comme à Montpellier, fonctionnent au total une soixantaine d'écoles et collèges bilingues dits les «*calandretas*», où l'enseignement est donné en occitan et en français. Ces *calandretas* accueillent environ 3000 élèves éduqués et instruits par 150 enseignants titulaires. Des manifestations parallèles avaient été organisées à Bayonne pour la défense de la langue basque, à Strasbourg pour la défense du dialecte alsacien (300 personnes seulement), à Ajaccio pour la défense du corse (250 personnes), à Carhaix pour la défense du breton (5000 personnes) [13].

Quels sont les arguments des défenseurs des langues régionales?

Ils considèrent que toutes les langues sont un patrimoine précieux de la pensée; ils défendent donc toutes les langues.

Chaque dialecte et chaque langue sont des porteurs d'identité.

Les langues régionales sont souvent méprisées par le pouvoir central alors que toute langue est une ouverture d'esprit particulière.

Certaines des langues régionales furent dans le passé des langues de culture d'une grande partie de l'Europe; ce fut en particulier le cas de l'occitan, la langue d'Oc ayant donné une littérature, une esthétique, et un érotisme absolument remarquables.

Bien des peuples sont devenus français parce que conquis et dominés. Faire revivre leur langue c'est redonner à ces peuples une dignité qu'ils avaient perdue, tant les parlars patois furent l'objet de raillerie de la part des parisiens et des gens du pouvoir, même s'il était de bon ton pour un homme politique de dire quelques mots et saluer en patois sur les marchés pendant les campagnes électorales.

Mais ces arguments ont du mal à résister aux tenants d'une langue nationale qui, imposée par l'histoire, est devenue la langue de la science, de la littérature, de la culture, du droit, de la technique et qui de ce fait s'impose d'elle-même selon un processus d'évolution lié aux circonstances mêmes de son développement.

Les tenants de l'académisme considèrent que leur attitude est écologique dans la mesure où ils défendent la langue nationale. Leur principe peut se résumer dans la formule «*Une nation, une langue*», même si la plupart des langues nationales de l'Europe n'existaient pas avant le XIXe siècle. On a fait coïncider des langues avec des nations récentes, puis on a construit une histoire de ces nations en les faisant remonter à des temps lointains. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, c'est l'histoire qui décrète que telle langue est une langue nationale, voire internationale. Ceux qui croient que l'anglais est devenu naturellement une langue internationale se trompent car c'est en réalité à Georges Clemenceau qu'il le doit. L'homme politique français demanda que l'anglais fût ajouté au français comme langue du traité de Versailles [4, p. 332] alors que jusque là le français était depuis le XVIIIe siècle l'unique langue diplomatique (au moins du monde occidentale). Nous n'irons pas jusqu'à dire que sans cette initiative l'anglais n'aurait pu prétendre à devenir la langue internationale, car l'extension des circuits commerciaux, et d'autres facteurs économiques et géopolitiques, auraient peut-être abouti à un résultat assez proche de la

situation actuelle, mais il est clair que le statut que prend une langue relève de l'histoire indépendamment de son évolution "naturelle" dans le temps et l'espace.

Cependant, avant même que l'expression "écologie de la langue" ait une existence, des attitudes qu'on peut considérer comme "écologiques" ont marqué le XIXe siècle dans différents pays européens. Par exemple en Russie, quand la Société russe de géographie a confié en 1852 à Alexandre Afanassiev, employé des archives générales de Moscou, l'énorme travail qui consista à centraliser toutes les recherches conduites sur les contes populaires russes, elle réalisa un travail écologique. Bien sûr il faut citer les travaux des frères Grimm qui servirent de modèle à bien d'autres qui collectionnèrent les contes et les chants populaires du Piémont, du Danemark, etc.

### **Conclusion: l'homme serait-il un animal littéraire?**

Nous avons bien conscience que nos réflexions sur langue nationale et langues régionales ne débouchent sur aucune conclusion, si ce n'est que du point de vue linguistique rien ne permet de privilégier dans son fonctionnement telle langue dite régionale par rapport à telle autre dite nationale. L'opposition qui fut le thème de notre propos relève uniquement de l'Histoire au sens le plus complet de terme.

Mais, par rapport aux autres espèces animales, nous avons réussi à construire des outils et le langage articulé. D'où des problèmes philosophiques que nous n'aborderons pas ici. En revanche à «l'Histoire», on peut opposer «les histoires». On peut même se poser la question suivante: «les histoires n'ont-elles pas fabriqué l'homme?» ou, sous une autre forme, «le langage n'a-t-il pas créé l'homme?». Si l'on essaie de se représenter l'homme du début du quaternaire, c'est-à-dire l'homme du paléolithique, celui qui sait déjà se faire des outils en taillant des pierres, on peut penser qu'en même temps les nécessités de la communication lui avaient imposé de construire progressivement au cours de centaines de milliers d'années, l'outil langage.... Or ce langage va lui permettre non seulement de communiquer, mais d'expliquer, de justifier, voire de juger. Est-ce insensé que d'imaginer que petit à petit des bribes de récits, des micro récits, commencèrent à circuler dans chaque groupe? chaque tribu?

Est-ce insensé, comme l'écrit Alain Nadeau au sujet des hommes de la préhistoire, de penser que «*Dans le brouhaha général, chacun laisse libre cours à ses impressions. Jusqu'à ce que l'un de ses membres, plus visionnaire et plus inspiré de ses voisins, s'impose par sa parole pour redonner vie à ce qui s'est passé dans la journée*» [15, p. 29].

Or il y a de fortes chances que l'animisme, c'est-à-dire l'explication des phénomènes célestes et terrestres considérés comme ayant une «âme», soit né ainsi des peurs et des espoirs de ceux qui vivaient en ces temps lointains, même s'ils sont très proches de nous par rapport aux deux millions d'années environ auxquels ils faut remonter pour trouver des traces de nos ancêtres. Or c'est ainsi qu'on expliquait des phénomènes alors inexplicables comme la foudre, l'alternance du jour et de la nuit, les sources, le vent, la pluie, la croissance des végétaux, etc.. Ces explications, ces histoires devinrent des récits, des mythes que, beaucoup plus tard, des poètes comme Hésiode et Homère, pour n'en citer que deux, mirent en forme pour donner *La théo-*

gonie, *Les travaux et les jours*, *l'Iliade*, *l'Odyssée*, etc. Il faut bien sûr comprendre dans ces œuvres la Tora, la Bible, les Évangiles, le Coran pour ne citer que les principaux textes dits sacrés, qui d'ailleurs arbitrairement désignés ainsi, échappent non pas aux commentaires ou aux gloses, mais à la critique considérée comme blasphématoire.... Nous pensons à une phrase de Cioran que l'on trouve dans «Le Précis de décomposition»: «*Chaque fois qu'un prophète a pris la parole sur cette terre, il y a eu un peu plus de mal de fait*».

Bien sûr, il y a toutes les œuvres perdues, il y a toutes les histoires non écrites mais qu'on se racontait, qui font que notre espèce en construisant le langage a créé un besoin de mythes, de récits, d'histoires. Sans doute fallut-il des dizaines, voire des centaines de milliers d'années pour que se développe le sens du narratif, mais quand cette fonction narrative fut bien installée, alors l'imaginaire s'alimentant des histoires allait en fabriquer inlassablement, et ce jusqu'à nos jours. Le schéma narratif tel que l'a défini Greimas en faisant en sorte que le logos théorise sur le mythos a sans doute mis très longtemps (à l'échelle humaine) à devenir l'ossature de tout récit, mais la fonction animiste est encore présente en nous et c'est elle qui pousse notre imaginaire à raconter des histoires, des plus banales aux plus subtiles, des plus logiques aux plus folles, c'est elle qui fait de nous des animaux littéraires...! Elle peut aussi faire les fous de Dieu car la logique comme l'ont démontré Spinoza et Humes ne permet pas de démontrer la non-existence d'un objet qui n'existe pas.

Alors, quelle écologie mettre en œuvre par rapport à ce constat? Tout d'abord prendre conscience que les personnages de fiction, voire les personnages historiques devenus aussi personnages de fiction, qu'il s'agisse des dieux, du dieu des religions monothéistes, des héros tels Achille, Ulysse, Antigone, Néron qui, s'il a bien empoisonné Britannicus, n'a pas allumé l'incendie de Rome, de Charlemagne, qui n'a jamais porté la barbe alors que dans les chansons de geste du Moyen Âge il est question de *l'Empereur à la barbe fleurie*, de Don Quichotte, d'Hamlet, d'Alceste, de Candide, de Napoléon 1<sup>er</sup>, du Prince Basile ou d'Anna Pavlovna, de Madame Bovary, etc., etc., tous sont des personnages qui existent dans nos mémoires, qui sont réellement présents dans notre psychisme. De ce fait ils agissent sur les réalités de notre propre vie, à notre insu ou non, cette vie qui n'est pas une fiction mais est devenue du fait de l'évolution une matière à fiction...!

Mais le fait que l'homme soit un animal littéraire, ne concerne pas les seules élites, les seuls êtres cultivés et instruits des sociétés, car l'espèce englobant tous les individus reconnus comme lui appartenant, ce sont tous les individus la composant qui sont des animaux littéraires ! Les couches sociales les plus défavorisées sont souvent celles qui sont les plus crédules, non par nature mais parce qu'elles n'ont pas eu accès à un niveau de culture suffisant. Mais leur besoin de fiction est aussi fort que celui des élites, malheureusement les circonstances de leur vie font qu'on n'a pas développé leur esprit critique. Alors elles fantasment sur tout ce qu'on leur raconte, avalent toutes les couleuvres, y compris celles que leur présentent certaines églises, et sont donc plus sensibles que d'autres à tout ce qu'on leur raconte...., et cela peut donner un «vendredi 13 novembre 2015 à Paris»...

Parce que l'homme est devenu «un animal littéraire», il faut tout d'abord que les écoles soient ouvertes à tous, que de la maternelle à l'université on lui apprenne à lire les histoires, les contes, les pièces de théâtre, les poésies, les romans. Après avoir laissé son imaginaire vagabonder au fil des pages, on doit développer son esprit critique, lui apprendre à distinguer ce qui est arbitraire de ce qui est fictif et de ce qui est réel. Sans critiquer ceux qui croient en un dieu, il faut bien reconnaître que ce Dieu est par force arbitrairement défini. Les auteurs des massacres du 13 novembre l'ont fait au nom d'un dieu qui est peut-être le seul personnage de fiction qu'on leur ait fait connaître, ou qu'ils aient voulu reconnaître. Or sans doute n'ont-ils pas appris à analyser le comportement de tel ou tel personnage d'un roman, à tenter de juger son comportement favorablement ou défavorablement: Rodrigue a-t-il eu raison ou tort d'avoir tué son futur beau-père pour venger l'honneur de son père? La fourmi a-t-elle eu raison de laisser mourir la cigale? La cigale a-t-elle eu raison de «chanter tout l'été»? Ces personnages de fiction doivent habiter l'imaginaire des élèves et être sujets à des discussions, même dans les petites classes. Ce faisant enseigner les chefs d'œuvres de la littérature, qui sont à la fois une protection de la langue et une protection de l'homme, c'est accomplir un acte écologique... Car tous les hommes et toutes les femmes fantasment, et ne pas leur apprendre à réguler leurs élans fantasmatiques, leurs imaginaires, leurs délires, leur soif de magique pour oublier la sinistre réalité de la mort, c'est les soumettre aux manipulateurs les plus infâmes qui vont les exploiter jusqu'à en faire parfois des armes à tuer les autres. Et cette remarque concerne les radicalismes de toutes les religions, car toutes, à un moment ou à un autre de l'histoire, ont massacré au nom d'une «vérité arbitraire et aveugle». Ce qui ne veut pas dire que la cohésion d'une nation exige l'unanimité des sujets à telle religion, à telle idéologie. Ca, les grecs nous l'ont appris depuis longtemps ! Nous ne sommes pas persuadés que la religion soit un mensonge utile car la définir ainsi comme on a commencé à le faire au XVIIe siècle, c'est la vider de son sens, et la réduire au statut d'outil d'obéissance quand le pouvoir politique et le pouvoir religieux sont confondus, c'est-à-dire exercés par le même sujet. Le pari de Pascal est sans doute le plus mauvais des arguments avancés par ce grand savant, ce grand philosophe...

Nous savons qu'une idéologie ne convainc que les convaincus, et il nous faut bien admettre que les silences de l'histoire sont aussi convaincants que certains de ses discours, et de plus dans ce silence c'est l'obéissance à des modèles, à des chefs, à l'ordre établi qui s'impose à nous, en particulier avec le jeu des habitus chers à Bourdieu.

L'écologie de la langue ne peut être dissociée de l'écologie des autres champs, mais elle s'impose comme une nécessité, tout particulièrement de l'école maternelle à l'université car toute manipulation de la langue est une manipulation de la pensée et il est important qu'on enseigne à user de la langue avec toutes les richesses qu'elle offre, mais aussi avec la rigueur et la précision qu'exigent aussi bien le droit, la science et la poésie.

Certes nous savons que l'apprentissage à l'école ne peut remplacer l'apprentissage des règles politiques et sociales, ni l'exemple donné par le milieu familiale, mais

si l'école, au sens le plus complet du terme, fait sentir aux élèves et aux étudiants l'importance de la langue, leur montre que cet outil mal utilisé peut tuer, mais qu'il est aussi l'outil de tous les progrès, alors on pourra parler d'une conception écologique de l'enseignement de la langue.

## REFERENCES

1. Audouard, Y. 1973. Audouard Raconte Pagnol. Paris: Club France-Loisirs, Stock.
2. Bourdieu, P. 2002. Si le Monde Social m'est Supportable, c'est parce que Je Peux m'Indigner. L'Aube.
3. Bourdieu, P. 2012. Sur l'Etat — Cours au Collège de France 1989-1992. Collection Raisons d'agir. Paris: Seuil
4. Cartier, J.-P. 1968. Histoire de la Croisade contre les Albigeois. Grasset.
5. Celati, J. (1987) 1993. Quatre Nouvelles sur les Apparences. Paris: Flammarion.
6. Demoule, J.-P. 2014. Mais Où Sont Passés les Indo-Européens? — Le Mythe d'Origine de l'Occident. La Librairie du XXIe Siècle. Paris: Seuil.
7. Finkielkraut, A. 2015. La Seule Exactitude. Stock.
8. Grandsaignes, de Hauterive R. 1948. Dictionnaire des Racines des Langues Européennes. Larousse.
9. Hagège, Cl. 1985. L'Homme de Paroles. Paris: Fayard.
10. Hagège, Cl. 2009. Dictionnaire Amoureux des Langues. Plon-Odile Jacob.
11. Hugo, V. 1856. Les Contemplations. Livre 4e, XIV.
12. La Bible — La Bible de Jérusalem. 1998. La Genèse 9-18. CERF.
13. La Dépêche du Midi. 2015. October 25.
14. Michelet, J. Histoire de France. Vol. 1. Bouton-Marguin.
15. Nadeau, A. 2014. Dieu est une Fiction. Serge Safran.
16. Nodier, Ch. 1832-1837. "Notions Élémentaires de Linguistique". Nodier, Ch. Œuvres complètes, vol. XII, pp. 256, 261. Paris.
17. Ridet, Ph. 2015. Le Monde. November 28. Suplement no. 219.
18. Veyne, P. 2005. L'Empire Gréco-Romain. Paris: Seuil.

Пьер МАРИЙО<sup>1</sup>

УДК 372.8+81+35

## ЯЗЫКИ РЕГИОНАЛЬНЫЕ И ЯЗЫКИ НАЦИОНАЛЬНЫЕ

<sup>1</sup> доктор лингвистики,  
профессор Университета Тулуза-II  
им. Жана Жореса (Франция)  
p.marillaud.cals@orange.fr

### Аннотация

Статья написана в рамках проблематики направления «Экология языка». Для обрисовки лингвистической ситуации во Франции на современном витке истории автор использует философские работы, исторические тексты, последние законодательные акты в области образования, протоколы дебатов в Сенате Франции и Конгрессе США относительно статуса «родного языка», «регионального языка», «национального языка» и «английского как всемирного языка».

Автор подчеркивает необычайную серьезность проблемы лингвистической стратификации языков в пределах такой страны, как Франция. Особое внимание уделяется неоднозначной реакции французов на рекомендацию министерства образования придать английскому языку статус языка образования. В десяти главах автор объясняет, почему вопрос языковой политики является необычайно болезненным для французской интеллигенции. Кроме того, Марийо акцентирует внимание на мифах о происхождении языков, которые связаны с «индоевроцентризмом». Объясняя государственную политику в отношении национальных и региональных языков, он затрагивает вопросы образования и администрирования в свете признания того, что существует множество вариантов французского языка.

В статье представлена полемика, развернувшаяся в прессе вокруг идеи признания английского языка в качестве «всемирного» и необходимости его введения как

---

**Цитирование:** Марийо Пьер. Языки региональные и языки национальные / Пьер Марийо // Вестник Тюменского государственного университета. Гуманитарные исследования. Humanitates. 2016. Том 2, № 1. С. 13-41.

DOI: 10.21684/2411-197X-2016-2-1-13-41

---

языка обучения. В связи с этим вопросом автор обращается к истории функционирования латыни и греческого как языков международного общения и языков обучения. Соотношение «один язык — один народ» рассматривается в качестве одного из аспектов экологии языка. Среди других проблем рассматривается тезис о ценности каждого языка и диалекта как инструмента самоидентичности. Подводя итог, автор приходит к выводу об апорическом характере лингвистической ситуации во Франции.

**Ключевые слова**

Экология языка, языки региональные и национальные, лингвистическая политика, самоидентичность.

**DOI: 10.21684/2411-197X-2016-2-1-13-41**

**Pierre MARILLAUD<sup>1</sup>**

## **REGIONAL AND NATIONAL LANGUAGES**

<sup>1</sup> Dr. Ling., University Toulouse-II,  
Jean Jaurès (France)  
p.marillaud.cals@orange.fr

### **Abstract**

In this article, written within the framework of “Ecology of the Language”, the author relies on the works of Great Philosophers, historical texts, and the recent laws in the educational sphere and parliamentary debates about the status of “mother tongue”, “regional language”, “national language”, and American English as a “global language”, when sketching the linguistic situation in nowadays France. The problem of linguistic stratification within the borders of France is foregrounded with special attention paid to the equivocal attitude of the French people towards the decision of the Education Ministry to assign English the status of the language of the education. In the following ten chapters, the author explains why the French intellectuals treat the issue of language policy dramatically, and concentrates on the myths of the origin of languages, especially those that are connected with “Indo-European” genetic theories. While explaining the state policy, the author regards varieties of national and regional languages and touches upon historical, educational and administrative issues. Severe discussion in the French mass media of turning American English into the “Global language” and the only language of education became the major focus of the article. In this regard, the historical issues of Latin and Greek as international languages and languages of education are attracted to compare them with the contemporary status of “the Global Language”.

The ratio “one language — one people” is regarded as the most controversial point of language ecology. Other points include the identity capacity of every language and dialect and the aporic character of the linguistic situation in France.

### **Keywords**

Language ecology, national and regional languages, linguistic policy, identity.

---

**Citation:** Marillaud, P. 2016. “Regional and National Languages”. Tyumen State University Herald. Humanities Research, vol. 2, no. 1, pp. 13-41.

DOI: 10.21684/2411-197X-2016-2-1-13-41

---

DOI: 10.21684/2411-197X-2016-2-1-13-41

## REFERENCES

1. Audouard, Y. 1973. Audouard raconte Pagnol [Audoubard Retells Pagnol]. Paris: Club France-Loisirs, Stock.
2. Bourdieu, P. 2002. Si le monde social m'est supportable, c'est parce que je peux m'indigner [I Can Tolerate the Social World Only Because I Can Express My Indignity]. L'Aube.
3. Bourdieu, P. 2012. Sur l'Etat — cours au collège de France 1989-1992 [About the State — Courses in the College de France in 1989-1992]. Collection Raisons d'agir. Paris: Seuil
4. Cartier, J.-P. 1968. Histoire de la Croisade contre les Albigeois [History of the Crusade against Albion]. Grasset.
5. Celati, J. (1987) 1993. Quatre nouvelles sur les apparences [Four Novels about the Appearances]. Paris: Flammarion.
6. Demoule, J.-P. 2014. Mais où sont passés les indo-européens? — le mythe d'origine de l'Occident [But Where did the Indo-Europeans Go? — The Myth about the Origin of the Occident]. La Librairie du XXIe Siècle. Paris: Seuil.
7. Finkielkraut, A. 2015. La seule exactitude [The Only Correct/The Right One]. Stock.
8. Grandsaignes, de Hauterive R. 1948. Dictionnaire des racines des langues européennes [The Dictionary of the Roots of the European Languages]. Larousse.
9. Hagège, Cl. 1985. L'homme de paroles [The Man of Words]. Paris: Fayard.
10. Hagège, Cl. 2009. Dictionnaire amoureux des langues [The Loving Dictionary of Languages]. Plon-Odile Jacob.
11. Hugo, V. 1856. Les Contemplations [Contemplations]. Livre 4e, XIV.
12. La Bible — La Bible de Jérusalem [The Bible of Jerusalem]. 1998. La Genèse 9-18. CERF.
13. La Dépêche du Midi. 2015. October 25.
14. Michelet, J. Histoire de France [The history of France]. Vol. 1. Bouton-Marguin.
15. Nadeau, A. 2014. Dieu est une fiction [God is Fiction]. Serge Safran.
16. Nodier, Ch. 1832-1837. "Notions élémentaires de linguistique" [The Elementary Notions of Linguistics]. Nodier, Ch. Œuvres complètes, vol. XII, pp. 256, 261. Paris.
17. Ridet, Ph. 2015. Le Monde [The World]. November 28. Supplement no. 219.
18. Veyne, P. 2005. L'Empire Gréco-Romain [The Greek-Roman Empire]. Paris: Seuil.